



**HAL**  
open science

## Faire parler la ville, déambulation décoloniale à l'envers de la ville

Claske Dijkema, Sina Eickemeier, Kenjah Ali Babar

### ► To cite this version:

Claske Dijkema, Sina Eickemeier, Kenjah Ali Babar. Faire parler la ville, déambulation décoloniale à l'envers de la ville. Pour une géopolitique critique du savoir,, 2019, Cahier des 3èmes RENCONTRES DE GÉOPOLITIQUE CRITIQUE. hal-02049645

**HAL Id: hal-02049645**

**<https://hal.science/hal-02049645>**

Submitted on 13 Mar 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



# DOSSIER VILLE ET PENSÉE DÉCOLONIALE

Claske Dijkema et Ali Babar Kenjah

## FAIRE PARLER LA VILLE, DÉAMBULATION DÉCOLONIALE À L'ENVERS DE LA VILLE

**Claske Dijkema,  
Sina Eickemeier,  
Kenjah Ali Babar**

*Cette balade urbaine avait pour objectif premier de faire émerger chez les randonneuses (eurs) et penseuses (eurs) qui y prenaient part, une nouvelle façon de percevoir la ville. Cette nouvelle lecture du paysage urbain, à travers l'espace et le temps, avait pour vocation d'ajouter une manière différente d'appréhender la ville à travers une pensée décoloniale. Nous rendons compte de cette expérience sous forme de quatre textes, le premier traite les façons de faire parler la ville ; le deuxième s'arrête sur la place des voix subalternes dans la ville, une interrogation par la toponymie ; le troisième s'intéresse aux rapports entre modernité et colonialité à Grenoble et le dernier vise un approfondissement théorique de la démarche de déambulation suite à un retour critique des étudiants.*

Fig. 1 Début de la déambulation, à l'Allée des deux Mondes, derrière l'Institut d'Urbanisme et de la Géographie Alpine.  
Photo : Alain Manac'h



## Faire parler la ville

Un mercredi après-midi en février, équipé d'écharpes, bonnets et moufles, un groupe d'une vingtaine de personnes faisaient face au vent glacial pour explorer l'envers de la ville de Grenoble. Un événement qui était proposé dans le cadre des 3e Rencontres de Géopolitique critique « Pour une géopolitique critique du savoir » (2018). Deux semaines avant, le parcours avait été expérimenté avec une classe d'étudiants du master « *International Development Studies* ». La déambulation était le résultat d'une réflexion collective, menée par les auteurs, appuyés par Lilian Héritier, étudiant en géographie. L'« envers » de la ville peut être compris ici de trois façons différentes. Premièrement, une déambulation à l'envers de la ville appréhende la ville depuis sa périphérie pour questionner le centre ; deuxièmement, elle s'intéresse à son histoire en remontant le temps ; troisièmement, elle vise à déterrer les histoires subalternes, de ceux qui ne peuvent pas laisser des traces dans la ville, de ceux qu'on ne veut pas entendre, afin de connaître et reconnaître ceux dont les vécus et contributions à la ville ont été rendus invisibles.

La déambulation partait de l'Institut d'Urbanisme et Géographie Alpine, dans les quartiers sud de Grenoble, et il amenait le groupe vers le parc Paul Mistral derrière la mairie de Grenoble, au pied de la Tour Perret, emblème de Grenoble, mise en avant dans l'iconographie officielle de la Ville. Ainsi, la balade prenait les lieux périphériques comme point de départ,

comme point de référence pour appréhender le centre. Le terme « périphérique » a cette double signification d'un éloignement géographique par rapport au centre et d'un éloignement par rapport à là où se concentre le pouvoir politique, mais là où le pouvoir est subi. C'est cette dernière signification qui nous intéresse particulièrement. Ces quartiers « sud » sont l'objet de discours stigmatisant, définis comme quartiers « perdus de la République », nécessitant par ce fait une « reconquête républicaine » (Dossier de presse, Ministère de l'intérieur, 18 septembre 2018). Cette balade visait à interroger ce pouvoir du centre qui se traduit entre autres par le pouvoir à produire un discours sur la ville. Nous avons retenu deux dates-clés dans le façonnement de ce discours : 1925 et 1968. Elles correspondent aux deux grands événements organisés à Grenoble, l'Exposition Internationale de la Houille Blanche et du Tourisme (1925) et les Jeux Olympiques d'Hiver (1968), qui, en même temps, ont été deux occasions d'extension du tissu urbain du centre ancien vers le sud. Ils ont mis Grenoble sur la carte, lui ont donné une visibilité internationale et lui ont permis d'étaler sa modernité.

Ce discours de la ville moderne fait perdre de vue le rôle des subalternes, et, parallèlement, construit leur mise en scène au service du récit. Rappelons les origines latines du terme subalterne : *sub* « sous » et *alternus*, dérivé de *alter*, « autre ». Le terme « subalterne » désigne celles et ceux qui occupent une position marginalisée dans la

société, celles et ceux dont les voix sont réduites au silence dans l'historiographie officielle. On s'intéresse donc à l'histoire de celles et ceux qui sont placés hiérarchiquement en dessous des autres, dont la présence historique n'est pas visible parce qu'elle n'a pas été commémorée, célébrée à travers des monuments et des noms de rue. On peut dire que le pouvoir des groupes sociaux peut être mesuré, dans une certaine mesure, à travers leur capacité à laisser des traces dans les archives et à travers des monuments. A l'« envers de la ville » signifie donc aussi une référence à cet exercice d'excavation qui consiste à déterrer ces histoires invisibilisées, enfouies dans la ville, difficilement observables à l'œil nu, mais qu'on peut se raconter. Le parcours de la balade intégrait trois bâtiments (IUGA, MC2 et La Tour Perret) et s'interrogeait autour de six noms de rue (le Jardin des poètes, l'Avenue Marie Reynoard, la Rue des Alliés, la Rue Gay Lussac, Rue Kruger, l'Avenue Albert Ier de Belgique) et un monument aux morts pour la patrie dans les différentes guerres. Chaque étape présentait l'occasion de questionner l'histoire, de commémorer et de raconter l'« envers » de cette histoire. A certains endroits, un contre-discours a été formulé. Dans les deux sections suivantes, seront d'abord explorés 4 noms de rue qui ont donné place aux contre-discours et ensuite sera développée la place des subalternes dans le discours sur Grenoble comme ville moderne.

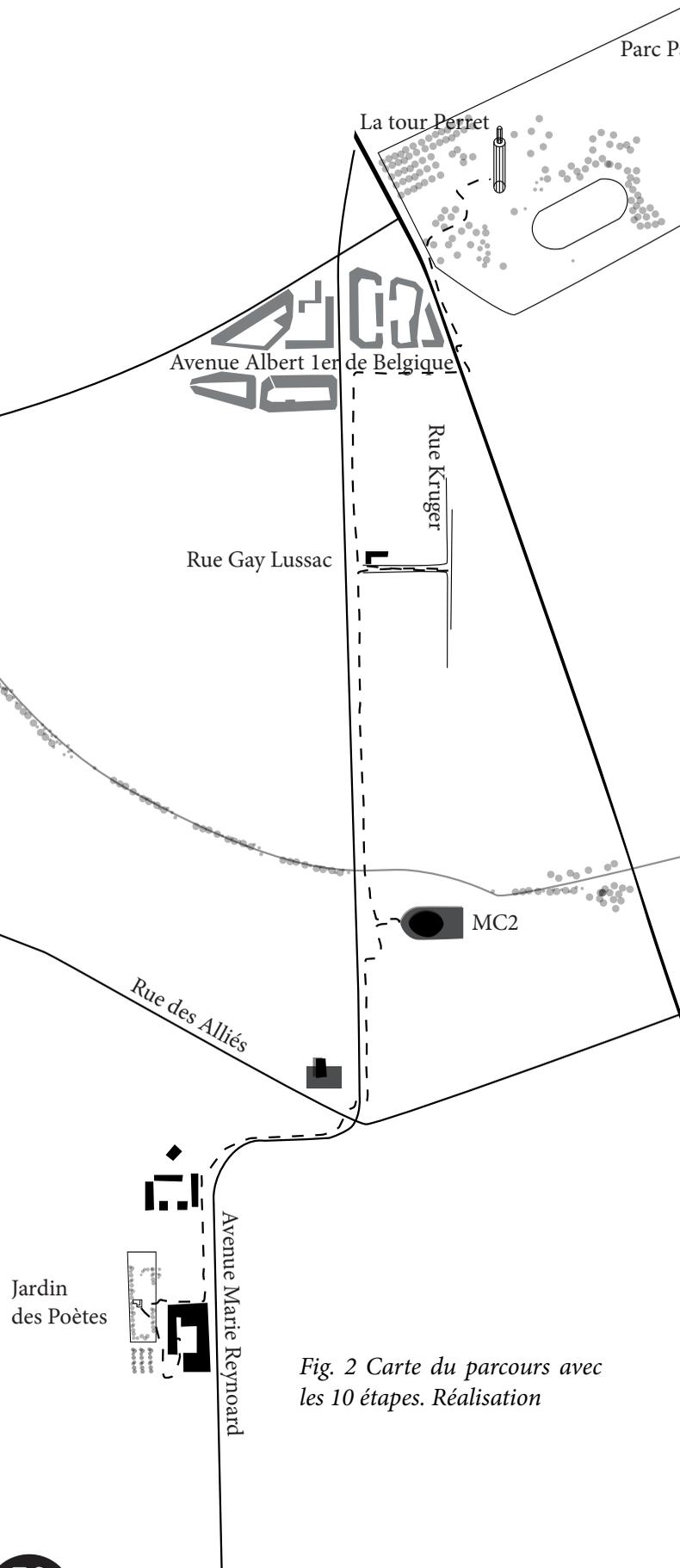
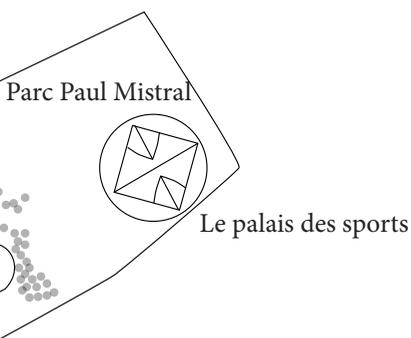


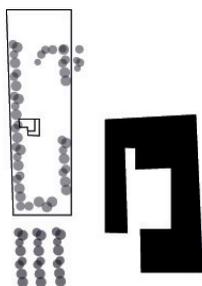
Fig. 2 Carte du parcours avec les 10 étapes. Réalisation



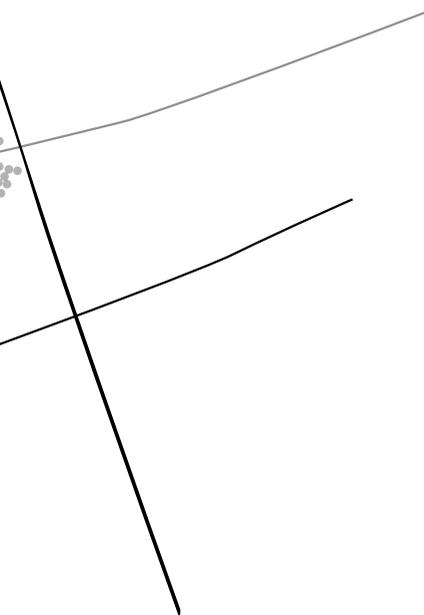
# VOIX SUBALTERNES ET TOPONYMIE

**Claske Dijkema, Sina Eickemeier, Kenjah Ali Babar**

## **Le Jardin des poètes, en honneur à la créolité**



Un carré d'herbe, entre le béton des bâtiments du nouveau quartier résidentiel « Vigny-Musset » et le béton du nouveau bâtiment de l'Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine, porte le nom « Jardin des poètes ». Peut-on lire dans ce choix une intention de « pacifier » l'espace social des nouveaux quartiers de la ville, de même qu'en nommant les rues de manière impersonnelle, avec des noms de fleurs, d'oiseaux, etc. ? Derrière le Jardin des poètes, on trouve l'« Allée des Deux Mondes ». La binarité qu'elle évoque ne nous échappe pas dans ce bout de parc où les habitant.e.s du quartier, et étudiant.e.s sont séparé.e.s par un mur en verre. Ils se croisent mais ne se mélangent pas. C'est l'occasion pour invoquer une autre vision du monde, celle du partage, du voyage, du métissage et de la créolité (Glissant). On va utiliser ce « jardin » comme il est proposé : en lisant à voix haute le poème « Frères Migrants » de Patrick Chamoiseau (2017).



*Fig. 3 Lecture à voix haute d'extrait du livre « Frères Migrants » de Patrick Chamoiseau.  
Photo : Alain Manac'h*

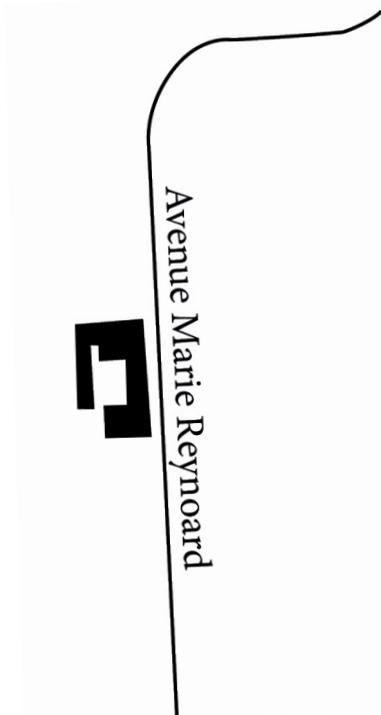




## Rue Kruger

Cette rue a été baptisée en 1925 lors du centième anniversaire de la naissance de Paul Kruger. Une date qui coïncide avec l'Exposition internationale et de la Houille Blanche. Nous avançons l'hypothèse que cette figure a été récupérée par les élites grenobloises en soutien à la tendance nationaliste de l'époque. Paul Kruger, homme politique du milieu de 19<sup>e</sup> siècle sud-africain, était un des leaders des Boers, une communauté de descendants de migrants huguenotes qui s'est distinguée très vite par son sentiment de la supériorité blanche, sa rigidité vis-à-vis des populations autochtones et la défense de l'esclavagisme des Africains. Donner de l'importance à la figure de Kruger dans l'historiographie de la ville (à travers des statues et des noms de rues) est soumise à de vifs débats en Afrique du Sud. Sa statue au cœur de Prétoria est vivement contestée, à l'instar du mouvement "Rhodes must fall", demandant le démantèlement des statues en Afrique du Sud qui célèbrent l'histoire ségrégationniste du pays autour de la figure de Cecil Rhodes. Ce mouvement décolonial s'est démultiplié dans d'autres pays anglophones mettant à l'honneur Rhodes. Les débats ont trouvé une issue à Prétoria en maintenant la statue mais lui associant une plaque pour contextualiser son histoire.

A Grenoble, un mouvement décolonial s'est également formé à l'initiative des associations Survie, Contrevent et du Comité contre la Traite Négrière (CTN), se saisissant de l'enjeu de la toponymie. Ils se demandent s'il serait possible de réussir le changement de nom dans cette impasse, qui n'est pas dans une grande artère commerçante et sans enjeux commerciaux importants, ce qui n'a pas été possible pour le Rue Thiers ? Kenjah propose d'ainsi tester la volonté des élus de suivre ce mouvement, comme cela a



## L'Avenue Marie Reynoard, en honneur aux petites mains de la ganterie

En 1930, moins de 1% des rues portaient les noms de femmes. L'Avenue Marie Reynoard, portant le nom d'une héroïne de la résistance, atteste que cette situation a commencé à évoluer mais une participante attire l'attention sur l'invisibilité des femmes ouvrières dans la ville en prenant la ganterie comme exemple. Du XVII<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle, Grenoble était la capitale mondiale du gant de luxe. Sa spécialité, le gant long en chevreau, est exportée partout dans les empires européens. En 1936, 30.000 personnes travaillaient dans la ganterie, pour la plupart des femmes et des enfants (Veyret-Verner 1941) et environ une famille sur deux vivait de cette activité (entre 1850 et 1950). Pourtant, aucun honneur n'est fait à toutes ces petites mains qui ont fait la gloire de cette ville.

été le cas à Bordeaux et Marseille où les choses sont en train d'évoluer selon lui. Lors de la déambulation, un membre d'une commission de la ville de Grenoble qui attribue des noms de rue, explique que le changement du nom de la Rue Thiers a été sérieusement débattu mais que cette initiative rencontrerait des résistances importantes des habitant.e.s et surtout des commerçant.e.s pour des questions pratiques. Au-delà du côté pratique, quelles sont les implications de renommer ou de contextualiser ? Renommer ne serait pas une autre forme d'effacement de l'histoire ? Une contextualisation ne serait-elle pas préférable, comme l'a été le cas lors de la Balade décoloniale proposée par les association Contrevent et Survie Isère en 2018 <sup>1</sup>.

Les étudiants du masters « *International Development Studies* » apportaient d'autres références à ce débat. Une étudiante de Kenya commentait qu'après l'indépendance tous les noms de rue à Nairobi avaient été changés et elle ne comprenait alors pas pourquoi il était aussi difficile d'imaginer le changement de rue. Sa camarade de classe d'origine iranienne racontait que la toponymie avait également été modifiée à Téhéran après la révolution islamique et que se référer aux anciens noms de rue serait une façon de se situer politiquement. Claske témoigne que dans le cycle de l'Université populaire sur la question « que reste-t-il du passé colonial ? », en effet, les noms de rue sont arrivés très régulièrement dans les témoignages de ceux ayant vécu la période d'accès à l'indépendance. Une participante racontait par exemple comment sa mère continuait à référer aux noms de rue français pour s'orienter dans la ville qu'elle avait quitté le pays dans les années 80. D'autres exemples d'Afrique australe montre comment une violence coloniale peut faire place

à une autre violence, anti-coloniale cette fois-ci, ce qui est également problématique. Le débat s'était poursuivi sur comment rendre compte de l'évolution de l'Histoire, sans l'effacer ?

Par défaut de traces matérielles laissées par l'histoire, nous avons choisi lors de la déambulation, de nous tourner vers des actes symboliques et éphémères en faisant entendre un contre-discours à ces endroits de commémoration des dominants, par le biais de lecture à haute voix. Ainsi, la lecture du discours de Nelson Mandela, son plaidoyer au tribunal de Pretoria en 1964 avant sa condamnation à perpétuité, a répondu à Kruger. Son discours offre une excellente analyse de la violence du système d'apartheid et une justification du choix de la violence armée comme dernier recours



dans la lutte pour la citoyenneté des noirs.

### **Avenue Albert 1er de Belgique**

Albert 1er de Belgique est connu en Europe comme le «roi chevalier» qui lutta à la tête des troupes belges aux côtés des armées alliées lors de la première guerre mondiale. Le 18 novembre 1938, le maire de Grenoble déclarait au cours de la réunion du Conseil Municipal à ce sujet: « Nous donnons ce nom à cette voie, pour immortaliser le geste de ce noble monarque qui, repoussant avec fierté les insolentes sommations

<sup>1</sup> Contrevent et Survie, « Militaires colonisateurs.....résistances », Balade décoloniale n° 3, 2018

Fig. 5 Lecture collective du discours de Lumumba de la cérémonie d'indépendance de 1960 au cours de la ballade avec un groupe d'étudiant.e.s du master International Development Studies, 25 janvier 2018. Photo auteur.

de la violence, n'hésita pas à tirer et à entraîner son peuple à nos côtés où, pendant quatre ans, il combattit avec vaillance pour l'honneur et l'indépendance de son pays » (Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné, 1975). Tandis qu'il est donc commémoré ici pour sa lutte contre la violence, il participe et est responsable des violences atroces au Congo belge, dont l'administration coloniale a été une des plus cruelles, notamment en ce qui concerne la production de caoutchouc. Tandis que le Congo avait été propriété personnelle de son oncle, ce pays devient une colonie belge en 1908. Quand Albert Ier succède, en 1909, à son oncle Léopold II sur le trône, il doit alors s'occuper de ce passage de pouvoir et il procède à la rationalisation de la colonisation du Congo. Il y avait voyagé pour bien comprendre les zones riches à développer et il émet l'idée du chemin de fer au Congo qui a fait des milliers de morts. Une participante à la balade, d'origine congolaise, expose les intérêts

financiers de l'exploitation des ressources, comme le caoutchouc, les diamants et autres richesses minières dans l'actuelle République démocratique du Congo, dont le pillage continue à alimenter les guerres aujourd'hui. « *Il ne faut pas oublier la force, la terreur, le fait de couper les bras si une certaine quantité de caoutchouc n'avait pas été récolté [pendant la période coloniale]. Jusqu'à aujourd'hui on voit l'impact moral de cette colonisation, qui perdure jusqu'à aujourd'hui malheureusement encore.* »

C'est Patrice Lumumba qui répondra au roi Albert Ier de Belgique à travers son discours à l'occasion de la cérémonie d'indépendance du Congo en 1960. La lecture collective de son discours sur la place publique est notre façon de commémorer les paroles de Lumumba qui furent un grand choc pour les élites belges et congolaises car leur franchise était un scandale diplomatique mais reflétaient une opinion largement partagée par le peuple.



Fig. 4 Participante à la déambulation qui apporte le commentaire sur les richesses minières en RDC. Photo : Alain Manac'h



# REMONTER LA VILLE DANS LE TEMPS LA VILLE, ÉTALAGE DE LA MODERNITÉ

**Claske Dijkema, Sina Eickemeier, Kenjah Ali Babar**

*Cette balade s'inscrit dans une approche décoloniale. Ce qui nous intéresse dans l'approche décoloniale, c'est qu'elle permet de rompre avec l'idée que le fait colonial ne concerne pas que les territoires lointains et une période qui prend fin en 1962 avec la fin de la guerre d'Algérie. Même si pendant la décolonisation des années 60 la présence française se retire en grande partie de ses territoires outre-mer, cette histoire n'est pas finie. Elle se poursuit dans la manière dont les États colonisateurs exercent encore une domination sur la population racisée en métropole.*

Les études décoloniales attirent l'attention sur la « face sombre » de la modernité (Mignolo 1995, 2011) et sur le mythe selon lequel la modernité serait un phénomène intra-européen. Un mythe qui a comme conséquence l'invisibilisation de l'interdépendance entre l'Europe et ses colonies ainsi que la violence inhérente à la domination coloniale (Escobar 2009, 38). Il passe aussi par l'effacement des savoirs et des cultures des colonisé.e.s. D'où l'argument des études décoloniales qui soulignent que la modernité n'aurait pas pu se déployer sans colonialité (Quijano 2000, 2007, 2009). La colonialité doit être comprise ici comme un modèle hégémonique de pouvoir capitaliste au profit d'intérêts d'hommes blancs d'un certain âge, réduisant femmes, travailleurs et travailleuses, personnes racisées et la nature aux positions assujetties. Nous nous intéressons d'abord aux liens entre la modernité et la colonialité à travers le rôle des sciences et ensuite à la façon

dont cette colonialité prend forme dans une ville de province, en France métropolitaine, à travers son récit sur la modernité. Tracer l'histoire des rues et des bâtiments à partir des quartiers construits en 1968 à l'occasion des jeux olympiques pour aller vers le parc où a eu lieu l'Exposition internationale de la Houille Blanche et du Tourisme en 1925 permet par ailleurs d'appréhender les liens entre les politiques, les scientifiques et les industriels et de comprendre comment ils ont forgé la ville. La commission en charge de l'organisation de l'exposition en 1925, par exemple, est composée de politiciens, de géographes (Raoul Blanchard) et d'industriels, tous confiants dans le progrès technique. Les liens forts entre l'université, la recherche et l'industrie, encore d'actualité à Grenoble aujourd'hui (voir par exemple Solomon and Mekdjian 2018), sont un héritage de cette époque (Vincent et Guibal 2015).

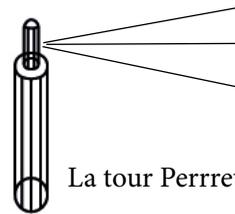
Rue Gay Lussac



## Comprendre le lien entre la modernité et la colonialité à la rue Gay Lussac

La rue Gay Lussac se trouve dans un ensemble de rues portant le nom de grands scientifiques du 19<sup>ème</sup> siècle dans le quartier Exposition-Bajatière. Les motivations derrière ce choix en 1909 ne sont pas connues, mais cette étape de la déambulation permet de questionner la place de la science dans la modernité et comment la raison et la rationalisation ont participé au processus de racisation. Nous entendons par « racisation », le marquage des corps dont certains sont racisés comme supérieurs et d'autres comme inférieurs (Grosfoguel and Cohen 2013:45). Gay Lussac (1778-1850), physicien et chimiste, était témoin de la transition entre le premier et le deuxième empire colonial qui débutait avec la campagne militaire menée contre la régence d'Alger en 1830. La mission civilisatrice, leitmotiv de la domination coloniale française, est justifiée sur une base présentée comme scientifique, de classification et de hiérarchisation des « races » et des « cultures ». Des inventions telles que l'angle facial de Camper ou la volumétrie crânienne de Blumenbach permettaient une séparation des groupes humains et « modifiaient en profondeur l'appréhension du corps, qui devient un espace à cartographier plus finement pour définir efficacement les frontières entre les races » (Bancel 2014, 10). Il y a donc une interaction entre le travail scientifique et l'altération qui est soulignée pour mettre en avant la nécessité de la mission coloniale : elle a rendu possible la création des races, du nègre avec toutes les caractéristiques qui lui ont été attribuées, des clichés sur la barbarie du continent africain et sur l'impossibilité d'intégration des personnes du Maghreb pour des raisons culturelles. Simultanément de la dévalorisation des noirs, d'autres procédés de mise en avant d'une altérité ont eu lieu, impulsés par la science à l'époque des

Lumières. Cette dernière opère une distinction entre la nature et la culture et c'est à travers l'esprit que l'on peut se cultiver et s'extraire à l'état de la nature. C'est ainsi que la médecine va contribuer à une hiérarchisation et une subordination des femmes et des noirs car ces deux groupes sont considérés plus proches de la nature et donc inférieurs. Leur infériorité est également mise en récit à l'exposition internationale en 1925.



La tour Perret

## 1925 : L'Exposition universelle de la Houille blanche et du Tourisme met en lumière les colonies

En 1925, Paul Mistral, le maire de Grenoble, voit réaliser une de ses grandes ambitions pour la ville qu'il vise à positionner comme la « capitale des Alpes ». La houille blanche et le tourisme représentent à l'époque les gros pôles du développement dans la région. Marius Blanchet, industriel et commissaire général de l'exposition, déclare que son objectif est de « faire éclater aux yeux du monde, en les réunissant, les progrès que l'homme doit à son génie, et par là exalter sa fierté et stimuler son pouvoir créateur » (Le Petit Dauphinois, 22 mai 1925 dans Vincent et Guibal, 2015). Dans Le Petit Dauphinois on peut lire que « c'est plus qu'une exposition qu'on inaugure, c'est le nouveau Grenoble, le Grenoble de l'Avenir, la cité future, (...) le centre où aboutiront, depuis les plus hauts sommets où on capte l'énergie, les voies peuplées d'usines ». Ce même Marius Blanchet avait déjà à son actif la préparation de l'exposition coloniale à Marseille en 1906. La

dimension coloniale ne manque pas à cet éloge à la modernité. Aux côtés du pavillon de la Houille Blanche, du Palais du Tourisme, du Palais du Tourisme d'autrefois, de la Maison moderne et d'autres encore, on trouve le Pavillon colonial, les souks et le « Village africain ». Comment le récit colonial s'insère-t-il dans le récit de la ville moderne ? Il permet de poser la modernité en juxtaposition de la tradition, de diffuser le récit de la modernité dans lequel « le Noir » joue un rôle particulier et il permet de justifier l'impérialisme.

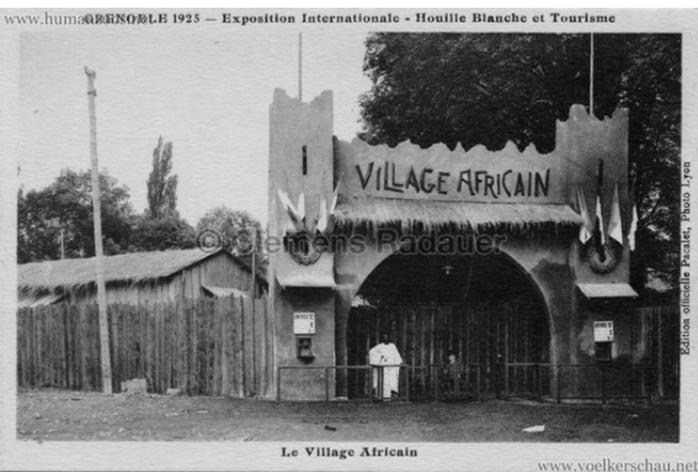


Fig. 6 Carte postale du « Village Africain » lors de l'exposition en 1925. Source : <https://achac.com/immigration-des-suds/rhone-alpes-carrefour-des-suds-2/>

Pour démontrer la modernité, il est nécessaire de montrer le point de départ du progrès fait et donc d'inventer la « tradition ». Les « indigènes » dans les colonies y jouent un rôle mais ils ne sont pas les seuls à être mobilisés dans ce récit. À côté du « village africain » avec son école, ses cases et ses figurants bijoutiers, tisserands, cordonniers et piroguiers (Vincent et Guibal, 2015), se trouvaient les (reconstructions de) « villages alpins » avec également des figurants. Ces villages, symboles de la ruralité, sont en forte opposition avec la « Maison Moderne » construite en béton armé et exposant « les applications pratiques de l'électricité en matière d'usages ménagers et urbains » (Vincent et Guibal, 2015, p.79).

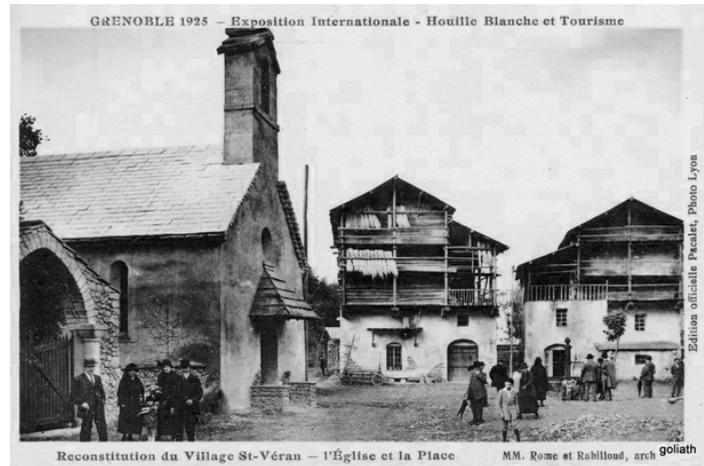


Fig. 7 Carte postale de la « Reconstruction du Village St. Véran - l'Église et sa Place » lors de l'exposition en 1925. Source : <https://www.cparama.com/forum/1925-grenoble-exposition-houille-blanche-tourisme-t26159.html>

La figure du Noir et de la « culture nègre » jouent un rôle particulier dans le récit de la modernité pendant la période de l'entre-deux-guerres. Dans les années 1920, l'intérêt pour cette culture était à la mode et « être au fait de cette culture constituait le signe même de la modernité » (Mbembe dans Dorlin 2007:153). Dans cette période pré-Facebook, les cartes postales de l'exposition et du village africain avaient pour rôle d'afficher sa mondanité. Les sujets coloniaux sont ainsi mis en images, mobilisés comme « objets d'un dessein qui ne les concerne pas au premier chef » (Dorlin 2007:153).

Le Palais colonial vise à valoriser le potentiel touristique de l'Algérie, la Tunisie, le Maroc, le Madagascar, l'Indochine, à travers des photographies, des cartes et des propositions de circuits, mais aussi leur potentiel énergétique avec la construction des premiers barrages (Vincent et Guibal 2015, 80). La colonisation est présentée aux visiteurs dans la double perspective d'un bienfait pour les populations locales et une source de richesse pour l'Occident (Vincent et Guibal 2015, 82). Avec ses millions de visiteurs, les expositions sont un outil efficace pour diffuser ces images et pour obtenir un soutien populaire à la politique d'expansion impérialiste (Rydell 1984).

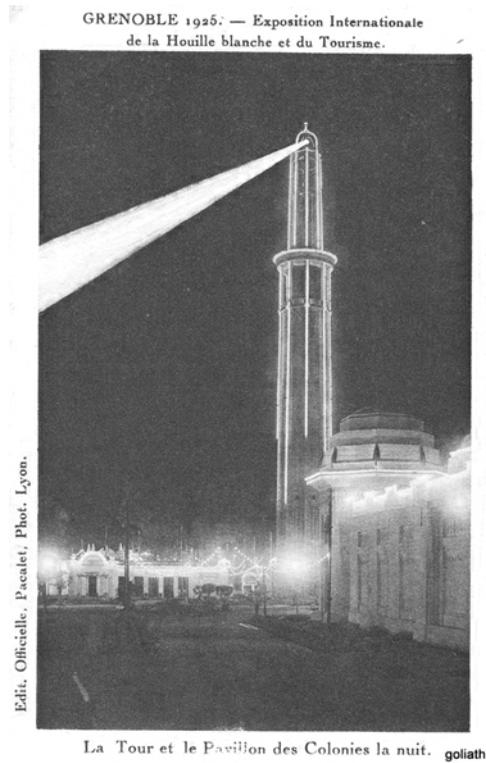
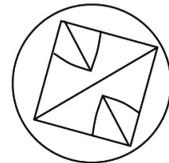


Fig. 8 Carte postale de « La Tour et le Pavillon des Colonies la Nuit » lors de l'exposition en 1925. Source: <https://www.cparama.com/forum/1925-grenoble-exposition-houille-blanche-tourisme-t26159.html>

Pendant la période de l'entre-deux-guerres, l'empire colonial est à son comble et, comparé à d'autres périodes, peu contesté. Dans la représentation, la France était une république composée de multiples territoires, de peuples, de races et de religions (Dorlin 2007), éclairée par la métropole. A l'exposition, nous pouvons voir la mise en scène de ce récit à travers la Tour Perret. Cette tour d'architecture phallique, éclaire l'exposition la nuit et diffuse également une lumière horizontale, telle un phare. A partir de sa position centrale, elle domine toute l'exposition et éclaire l'obscurité, comme la modernité est supposée éclairer les ténèbres. Elle est la seule construction qui reste aujourd'hui de l'exposition.

Ce récit de la France multi-territoriale et multinationale, pays des Lumières qui rayonne sur ses colonies disparaît avec la décolonisation dans les années 60, en tout cas dans sa partie coloniale. Un nouveau récit de modernité est à trouver après la double humiliation

de la deuxième guerre mondiale et la perte de ses colonies, un récit de modernité et de rayonnement qui s'inscrit de nouveau dans la ville, cette fois-ci à travers les Jeux olympiques d'Hiver. La poussée vers le sud que Paul Mistral avait initié en 1925, grâce au terrain qu'il avait gagné sur les militaires, se poursuit en 1968.



## 1968 : Les Jeux olympiques de l'Hiver

Dans le double contexte de la période post-guerres mondiales et post-coloniale, les élites sont à la recherche d'un nouveau mythe. La modernité reste porteuse et on voit se développer l'internationalisme, le multilatéralisme et la construction de l'Europe comme nouveaux ingrédients de ce mythe qui pourtant ne rompent pas avec des sentiments nationalistes. On peut observer une réorientation de la géographie imaginaire française qui cherche à oublier l'histoire coloniale et à invisibiliser les liens coloniaux. Et pourtant, ces liens sont encore extrêmement importants, notamment à travers l'arrivée des travailleurs immigrés des anciennes colonies dans le quartier Très-Cloîtres dans les années 50. Dans les années 60, la démonstration de la modernité passe par la construction d'œuvres monumentales, la communication high-tech et l'ouverture de la ville à l'automobile. Les Jeux Olympiques « fournirent à Grenoble un magnifique prétexte au désir de modernité dont elle rêvait » (July et Parent, 1988, 105). Grâce à un apport massif de l'État « qui voyait en cette occasion un effet de vitrine pour le pays », la



ville se transformera dans les années 60 avec une rapidité et une ampleur exceptionnelle pour une ville de province à l'époque contemporaine (Joly et Parent, 1988, p. 106). A Grenoble seul, quinze œuvres monumentales sont réalisés en quelques années. Au parc Paul Mistral, le Palais de la Houille Blanche doit faire place au stade et à l'anneau de vitesse.

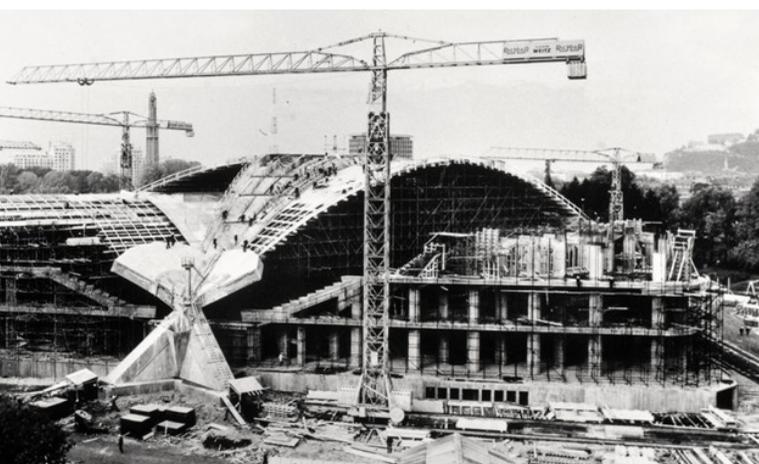


Fig. 9 Construction du Palais des Sports, 1967. Source: [http://www.grenoble.fr/portefolio\\_m/96/40-la-construction-des-jeux-de-grenoble-en-1968.htm](http://www.grenoble.fr/portefolio_m/96/40-la-construction-des-jeux-de-grenoble-en-1968.htm)

Un peu plus au sud est construite la Maison de la Culture (actuelle MC2). Elle était destinée à devenir un nouveau point de centralité dans la ville, mais elle est restée en réalité assez isolée. Lors de la déambulation, une fois arrivé.e.s à MC2, un débat est entamé sur la représentation très élitiste de la conception de la culture, encore largement en vigueur. Cette conception est remise en cause récemment par des mouvements à Villeneuve, comme celui de « Culture pas sans nous » qui pose la question de la culture partagée pour tous et toutes, son rapport aux gros bâtiments prestigieux et quelles formes de culture ne sont pas représentées dans ces bâtiments.



Fig.10 La nouvelle Maison de la Culture, 1968. Photo: Marie Jésus Diaz, <http://webmuseo.com/ws/mc2/app/collection/record/16589>

L'étape à MC2 est l'occasion de lire les paroles de M. Bouabid, venu en France comme travailleur immigré, et qui fait surgir la question, plus large, de quelles traces les immigré.e.s peuvent laisser dans la ville qu'ils ont aidé à construire.

*« Avant, les gens étaient de l'autre côté [de la Méditerranée], on va dire 'chez eux'. On les a pris des champs pour faire la guerre [première guerre mondiale]. On ne leur a pas demandé leur nationalité. On les a emmenés en France pour industrialiser la France mais ils sont toujours presque invisibles. On leur demande d'être presque invisibles. (...) Quand on avait demandé un lieu de culte, [on a reçu une réponse négative]. Il y a des gens qui sont nés ici, qui travaillent ici, qui ont libéré ce pays. Ils ont construit cette ville, vous les côtoyez tous les jours, ils sont en train de crever et vous ne les voyez pas. »*

Dès l'arrivée des travailleurs immigrés en France, leur présence est invisibilisée, à la fois leur présence dans la ville et leur contribution à la société. Cette invisibilisation passe, par exemple, par leur regroupement dans des foyers, conçus dans les années 50 de manière à être les moins visibles possible et à ce que les relations entre leurs occupants et les riverains soient réduites au maximum (Barou, 2012), ou par le manque de reconnaissance de la République pour la contribution des anciennes colonies aux efforts de guerre. L'invisibilisation passe aussi par le refus de la construction des mosquées reléguant les lieux de prière aux caves, garages et appartements. C'est pourtant ces mêmes

immigrés qui ont contribué massivement à la construction des équipements des Jeux. C'est eux que l'équipe municipale de Grenoble a voulu mettre à l'honneur avec la commémoration des 50 ans des Jeux olympiques à travers une exposition de portraits d'ouvriers qui ont participé aux chantiers de construction.

La semaine de la déambulation à l' « envers de la ville » était aussi la semaine d'une déambulation festive à l'Avenue Marie Reynoard, dans les quartiers de Vigny-Musset, du Village Olympique et de la Villeneuve dans le cadre des commémorations des 50 ans des JO. Dans les espaces verts des axes principaux qui entourent ces quartiers, des stèles ont été installées qui doivent contribuer à améliorer l'image de ces quartiers stigmatisés et racisés afin de leur redonner un aspect mythique, héroïque. Ce récit s'insère dans une vaste opération de rénovation urbaine des quartiers sud et des contestations des démolitions des parties de la galerie d'Arlequin, qui était en construction en 1968 et ouverte après les Jeux, dont le but est de casser l'image de ghetto. Un nouveau discours sur la ville est en construction, qui rend hommage aux anciens immigrés, et parle d'une nouvelle centralité des quartiers sud (Dauphine Libéré, 5/10/2018) mais dans lequel les populations racialisées de ces quartiers continuent à ne pas trouver leur place. Le miroir qui leur est tendu continue à les déformer.

## Références

Bancel, Nicolas, David Thomas, and Thomas Dominic. *L'Invention de La Race*, 2014. <https://www.cairn.info/l-invention-de-la-race--9782707178923.htm>.

Barou, Jacques. "Les foyers de travailleurs." *Hommes et migrations. Revue française de référence sur les dynamiques migratoires*, no. 1295 (January 1, 2012): 40–52. <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.1065>.

Chamoiseau, Patrick (2017): *Frères Migrants*. Paris: Éditions du Seuil. P. 131 - 133.

Dorlin, Elsa. "Décoloniser les structures psychiques du pouvoir." *Mouvements n° 51*, no. 3 (September 1, 2007): 142–51.

Dorlin, Elsa. *La matrice de la race: généalogie sexuelle et coloniale de la nation française*. La Découverte poche 312. Paris: La Découverte, 2009.

Escobar, Arturo. "Worlds and Knowledges Otherwise." *Cultural Studies* 21, no. 2–3 (March 1, 2007): 179–210. <https://doi.org/10.1080/09502380601162506>.

Grosfoguel, Ramón, and Jim Cohen. "Un dialogue décolonial sur les savoirs critiques entre Frantz Fanon et Boaventura de Sousa Santos." *Mouvements* 4, no. 72 (2012): 42–53.

Joly, Jacques, and Jean-François Parent, eds. *Paysage et Politique de La Ville: Grenoble 1965 - 1985*. Grenoble: Pr. Univ. de Grenoble, 1988.

Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné, Les Mille et une Rues de Grenoble, Jeune Chambre de Commerce, 10 avril 1975

Lilly, Robert J. *La face cachée des GI's. Les viols commis par des soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Payot, 2003, 371 pp.

Mignolo, Walter. *The Darker Side of the Renaissance: Literacy, Territoriality, and Colonization*. University of Michigan Press, 1995.

Mignolo, Walter. *The Darker Side of Western Modernity: Global Futures, Decolonial Options*. Duke University Press, 2011.

Quijano, Aníbal. "Coloniality of Power, Eurocentrism, and Latin America." *Nepentla: Views From the South* 1, no. 3 (2000): 533–580.

Quijano, Aníbal. "COLONIALITY AND MODERNITY/RATIONALITY." *Cultural Studies* 21, no. 2–3 (2007): 168–78. <https://doi.org/10.1080/09502380601164353>.

Quijano, Aníbal. «Worlds and Knowledges Otherwise, The Latin American modernity/ coloniality research program», Mignolo, Walter D., and Arturo Escobar. *Globalization and the Decolonial Option*. 1st ed. London: Routledge, 2009.

Jon Solomon et Sarah Mekdjian, « De Frontex à Frontex - À propos de la "continuité" entre l'université logistique et les processus de militarisation », lundimatin (blog), 1 mai 2018, <https://lundi.am/De-Frontex-a-Frontex>.

Veyret-Verner, Germaine, 'L'évolution de la ganterie grenobloise depuis le dernier tiers du XIXe siècle', *Revue de Géographie Alpine*, 29 (1941), 265–82 <<https://doi.org/10.3406/rga.1941.4307>>



# PEUT-ON OSER UNE CRITIQUE SYSTÉMATIQUE DE L'HISTOIRE ?

**Ali BabarKenjah et Claske Dijkema**



« Déambuler dans l'envers de la ville » était une proposition d'analyse décoloniale participative, in situ, visant à déconstruire les représentations dominantes qui imposent à notre diversité urbaine leur vision unilatérale de l'histoire et des rapports sociaux dans la cité. Une première expérimentation de cette déambulation « à l'envers de la ville » a été organisée dans le cadre d'un cours du master « International Development Studies », pour un groupe d'étudiants internationaux venant de pays aussi divers que la Corée, l'Afrique du Sud, les Etats-Unis, l'Angleterre, le Kenya et la France. Un débriefing par la suite leur a permis d'apporter un regard critique sur notre proposition. Nous attachons de l'importance à cette critique car elle sera sans doute partagée plus largement dans la société ; elle nous permet également de préciser notre projet et d'en améliorer la présentation. Cet article présente d'abord la critique des étudiants et ensuite notre réponse.

## **Une déambulation contestée, voire déprimante**

Ayant déjà été acteurs de plusieurs « balades décoloniales », nous nous proposons d'ouvrir le concept à un plus large public et de poursuivre la déconstruction de la toponymie grenobloise. Ainsi est née le projet « Déambuler à l'envers de la ville ». Il s'avère qu'à l'issue de cette balade décoloniale, plusieurs étudiants étaient assez affectés par la confrontation avec le côté sombre de l'histoire. Les liens que nous établissions entre les noms de rue de femmes et le rôle des alliés, ou

entre Jeux Olympiques et colonialité échappaient à plusieurs personnes, montrant que ce concept n'était pas acquis et prêtait à confusion avec ceux de « colonisation » et de « colonialisme ». Une étudiante exprimait s'être sentie mal à l'aise avec l'approche critique de la balade. En tant que Française, elle se sentait personnellement concernée. Elle avait vécu notre critique comme une accusation, comme si on cherchait à faire des reproches, créant des tensions entre des groupes, ayant des conséquences négatives pour la cohésion sociale. Elle contestait le fait que les noms donnés aux rues puissent encore avoir une signification politique. Selon elle, ils peuvent

être vus comme des références à une histoire malheureuse mais qui n'a plus d'importance pour le présent. Elle se demandait si nous pourrions trouver, pour nommer des rues à Grenoble, 800 personnes à qui on ne pourrait rien reprocher ? On ne devrait pas juger les personnages historiques à travers la morale de notre temps ; il fallait comprendre les personnes dans le contexte de leur époque. Ensuite, elle opposait à notre critique du système esclavagiste que l'esclavage avait existé depuis 2000 ans, bien avant l'esclavage européen, et que les tribus africaines étaient également impliquées dans ce commerce... La dénonciation des viols des troupes alliées, à la Rue des Alliés, avait été particulièrement difficile à avaler pour un des étudiants qui avait le sentiment qu'on lui enlevait ses héros. Elle disait avoir « décroché » à ce moment. Il était problématique pour elle de critiquer ces forces alliées sans que leurs réalisations positives soient reconnues de tous et sans aussi insister sur « le récit incroyable d'union des forces alliées contre le Mal ». En plus, le fait d'insister uniquement sur le phénomène des viols du côté américain était vécu comme « US bashing ». Notre présentation de l'histoire était ressentie comme trop binaire. Elle exprimait le besoin de plus de contextualisation et la célébration des récits positifs. Plusieurs étudiants témoignaient d'un sentiment de dépression à la suite de la balade.

## Réponse aux étudiants L'insoutenable envers de l'histoire...

Suite à ce retour, nous avons fait le constat du besoin d'une présentation théorique plus élaborée du contexte de l'approche décoloniale. Jusqu'alors, nous étions habitués à un public davantage militant, déjà sensibilisé à certaines formes de mise en relation de différentes

dimensions de la Domination au sein de la société. A l'évidence, il nous aurait fallu être plus précis et informatifs en termes de prérequis et d'approches théoriques des fondements de notre perspective décoloniale. Ce texte entend répondre à ce besoin d'outils théoriques supplémentaires permettant à notre proposition de faire sens, en termes de sensibilisation de publics « non-initiés ».

## Déconstruction et systématisme

Notre méthodologie donne à première vue l'impression d'être, a priori, idéologiquement orientée et engagée dans une opposition systématique au monde blanc. Une telle impression peut être nourrie par un sentiment de systématisme. Or ce ressenti n'est pas qu'un sentiment subjectif : *notre intention est réellement de travailler dans un cadre systémique...* Une approche en termes de « décolonialité » doit être qualifiée de « critique » et de « déconstructive » dans ses fondements. « Critique », c'est-à-dire « *analyse systématique* des faits à l'aide d'argumentations rationnelles ». « Déconstructive », c'est-à-dire : « effort d'éclairage des procédés et dispositifs mobilisés pour imposer l'universalité d'une représentation partisane ». Nous sommes donc engagés dans l'analyse systémique de la racialisation, du sexisme et autres formes de dominations, en tant que *socialement produites et matériellement reproduites* à travers, notamment, le dispositif de l'Etat-nation dont la nature et l'activité sont déterminées par la matrice généalogique (*épistémè* ou système de valeurs), « civilisatrice », du capitalisme mondialisé.

## Permanence (de la profitation) vs intermittence (de l'indignation)

La perspective critique systémique produit, par effet miroir, un contre-discours critique systémique mais, aussi, un élargissement du

champ historique normé, par la réhabilitation d'éléments factuels (et/ou d'acteurs) idéologiquement marginalisés par le récit officiel. La « systématisme », ou plutôt la « permanence », est un des caractères typiques de toute domination subie sur la base d'une marque physique, car -en principe- personne n'échappe à son apparence ou à sa condition visuelle (race, genre etc). « *Un Ethiopien peut-il changer la couleur de sa peau ?* » s'interroge le prophète Jérémie... A l'opposé de cette permanence du caractère discriminant (et donc de ses conséquences stigmatisantes), l'« *intermittence* » pourrait qualifier l'attention que les individus privilégiés sont prêts à accorder aux situations où leur solidarité envers les dominés semble requise. Et ceci quel que soit leur niveau réel d'empathie avec la cause considérée... *Car nul ne saurait vivre, sur une base permanente, dans la condition d'un autre, sauf à s'aliéner* (ce qui est généralement exigé des « étrangers » par l'Etat-nation français, dans le processus proprement colonial d'assimilation).

### **Intermittence et indignation**

L'intermittence se présente donc comme un effet inévitable de la différence, dont les effets pervers ne s'annulent que dans la volonté d'un dépassement : la décision du privilégié d'inscrire sa conscience d'acteur dans un espace conceptuel partagé, intégrant la déconstruction systématique des valeurs socialement/culturellement/politiquement dominantes. L'intermittence est le propre de l'indignation. Au-delà de sa dimension protestataire, on pourrait dire que la condition essentielle de l'indignation est sa limitation dans le temps et dans l'intensité. Dépasser l'indignation et son intermittence, c'est entrer dans la permanence d'une volonté de transformation matérielle et durable du monde.

### **L'intermittence, sauvegarde et condition de la « bonne conscience »**

L'intermittence comme pratique sociale de sauvegarde peut envelopper le contact avec certaines situations d'une zone de confort, maintenant la souffrance de l'Autre à distance, argumentant l'impuissance de toute réaction individuelle face à une violence systémique. L'intermittence de l'attention solidaire permet d'échapper à la prégnance des problématiques imbriquées. Annuler provisoirement cette capacité de mise à distance, et imposer une lecture de la ville où serait mis en œuvre un repérage systématique de la Domination, peut causer un sentiment de « débordement », le ressenti d'un accablement sous l'avalanche des négativités inédites. Pour ceux qui jouissaient du privilège de l'« ignorance » c'est, littéralement, « too much » !

### **Approche décoloniale de l'urbanisme et de la politique de la ville**

Du point de vue de l'urbanisme et de la politique de la ville, l'approche décoloniale repose sur la définition basique de la ville comme lieu d'un partage économique et de production sociale d'une solidarité organique (E. Durkheim) ; espace organisé par et pour une diversité d'acteurs, en relation idéale de complémentarité. Ces notions d'espace et d'histoire partagés sont frontalement contredites par la représentation officielle de la ville, discours unilatéral qui ne fait place qu'à une minorité privilégiée de citoyens (l'élite des Puissants, des nobles et des riches : le cercle *élu* des mâles blancs et influents). Nous pensons que la représentation commune d'une ville doit refléter la diversité de ses composantes également méritantes, cette diversité pouvant aisément être valorisée à travers l'histoire de la

cité, ses luttes sociales et ses résistances, à travers les arts et métiers, les pratiques populaires et l'imaginaire des lieux...

### **Toponymie et domination**

Une citoyenneté réellement démocratique devrait exprimer une égale dignité des différentes composantes de la communauté, la toponymie officielle (nomination des places et des rues) offrant un bon critère du mode de prise en compte de la diversité sociale et culturelle de la ville. Il est significatif de noter que, notamment dans le cas de Grenoble, les noms des rues du centre-ville portaient, à l'origine, sur des activités et des métiers populaires, avant d'être personnalisés (privatisés) au fur et à mesure de la verticalisation du pouvoir dans la ville.

La toponymie urbaine joue un rôle majeur dans l'expression symbolique de l'identité d'une ville. C'est une narration collective, *autobiographique*, exprimant une vision originale de la vie et du monde qui impacte insidieusement notre quotidien. La toponymie institutionnelle est un enjeu politique du pouvoir symbolique de représenter la ville. Elle peut-être un puissant outil d'intégration... ou d'exclusion !

### **La toponymie comme récit commun privatisé**

Un autre aspect de l'approche décoloniale considère la narration de l'histoire comme une confrontation partisane de points de vue conflictuels. L'histoire n'a jamais été un sens unique de réalités univoques, une version unilatérale de « ce » qu'il s'est passé. L'histoire n'est pas non plus une collection de contes de fée mettant en scène « héros héroïques » et « romances romantiques ». L'histoire doit être entendue, contradictoirement, du double point de vue des dominants et des dominés. L'histoire

est aussi l'histoire des « petites gens sans histoires », acteurs invisibles dont les vies, littéralement inouïes, sont tout autant dignes de l'« Historial communal » que celles de la Légion d'Honneur. Restaurer la dignité d'une citoyenneté égalitaire, nécessite de donner à voir dans nos rues et sur nos places l'expression d'une autre histoire ; une histoire qui rendent aux minorités effacées cette forme de légitimité qui a été niée historiquement par une suprématie de classe et de race.

### **Etat-nation, domination et décolonialité**

Des chercheurs comme Colette Guillaumin, Elsa Dorlin, Silvia Federici ont montré que le processus particulier qui a produit la forme d'identité propre à l'Etat-nation français, s'enracine historiquement à la fois dans la double matrice coloniale du patriarcat et de la race. Ce double enracinement organise la société dans le sens d'un asservissement intérieur (femmes, enfants, serfs sans terres etc.) et d'une domination impériale des peuples non européens, au bénéfice du capitalisme marchand puis industriel, et sous l'égide du discours républicain universaliste hérité du siècle des Lumières de la Raison. Une telle conception identitaire – républicaine et nationale – paradoxalement liée, à la fois, à l'universalité des « Droits de l'homme » et à la toute relativité d'une « mission spécifique de la France », a été capable d'intégrer l'esclavage, puis la colonisation, comme des aspects essentiels de sa prétendue supériorité. A travers le processus de rationalisation du contrôle du corps social, ce dispositif spécifique de gouvernance en vint à former une forme de totalitarisme soft, que Michel Foucault appelle « biopouvoir » (cf H. Arendt, H. Marcuse, T. Adorno, I. Illitch, G. Deleuze, P. Boudieu, H. Lefebvre etc.)

### **Le laboratoire colonial du biopouvoir**

La colonialité européenne (patriarcat + race + capital) fut expérimentée et développée dans les Amériques et les îles Caraïbes du XVI<sup>ème</sup> au XIX<sup>ème</sup> siècle. Ses principales modalités furent ensuite adaptées pour organiser la société métropolitaine sur des bases de discrimination ethnique et d'exclusion sociale (centralisation nationale vs folklorisation des cultures « régionales » françaises). Les groupes sociaux soumis à l'exploitation capitaliste « nationale » relevèrent, à leur tour, de formes de sujétion dérivées de celles autrefois appliquées aux esclaves et aux indigènes, phénomène accentué par les migrations économiques en provenance de l'ex-empire colonial. La République universelle française est en réalité organisée sur un modèle de ségrégation non officielle, discriminant des portions entières de citoyens légalement en règle : Noirs d'Afrique et des Antilles, Musulmans et Maghrébins, Européens marginalisés (Roms, originaires d'Europe centrale et des Balkans), minorités sexuelles, chômeurs ou précaires, jeunes des cités populaires, personnes âgées des classes laborieuses etc... L'islamophobie exponentielle, la négrophobie et la romophobie ambiantes, qui sont opposées en permanence à des groupes ciblés, servent en même temps à justifier (par les réponses qu'elles provoquent chez les concernés) un état d'urgence permanent qui constitue une menace croissante contre les droits fondamentaux de tous les citoyens. La persistance des inégalités de salaire en fonction du genre (bien qu'illégales) et la prégnance des violences faites aux femmes, sont des marqueurs l'ethnicisation effective de la population féminine.

### **Domination systémique et intersectionnalité**

La pensée décoloniale s'est imposée comme une compréhension globale et une déconstruction

systématique du système de domination historiquement mondialisé. Le racisme, le sexisme et tant d'autres -ismes de domination idéologique, ne relèvent pas – dans leur nature et analyse – d'un niveau de compréhension psychologique, individuel ou moral. L'analyse décoloniale de la domination s'appuie sur une prise en considération systémique du dispositif social, culturel et politique organisé par l'appareil d'Etat, en conformité avec les exigences de la globalisation économique. Nous n'instruisons aucune chasse aux sorcières racistes, ne recherchons aucune forme de pureté morale ou politique stigmatisant des individus. Nous ne sommes pas les arbitres du Bien et du Mal au sein de l'Histoire. Nous discutons des valeurs affichées par notre société, (dé)montrant ce qu'elle n'ose avouer sur ces prétendus hauts faits de la construction communautaire, éclairant la part d'ombre, révélant les silences et dénonçant les mensonges qui entachent ces valeurs. Valeurs qui souffrent l'imposture et enfantent l'oubli, n'étant celles que d'une petite élite. A leur tour, ces impostures affectent la vie des dominés, hypothéquant culturellement et politiquement leur estime de soi... C'est pourquoi nous pensons qu'il vaut le coup de persévérer, et d'approfondir notre approche critique, car de nombreuses vérités historiques tardivement exhumées sont restées ignorées des autorités académiques, faute de mobilisation suffisante pour leur prise en compte effective.

L'approche décoloniale de l'organisation sociale se focalise sur différents modes de gouvernementalité propres à la société métropolitaine, formes de gouvernance héritée du racisme colonial et de l'orientalisme (E. Saïd). Cette approche cherche à créer pour les citoyens membres de minorités dominées, des conditions leur permettant de témoigner de leurs luttes et d'affirmer leurs présences dans la ville. Elle vise



à favoriser les convergences « intersectionnelles » d'une solidarité qui doit faire face aux divers niveaux de répression que chacun peut expérimenter au quotidien. De fait, vous pourriez avoir du mal à imaginer toutes ces structures, animées par des bénévoles et des militant-es, dédié-es à soutenir des situations complexes, confronté-es à des problématiques croisées telle, par ex, cette migrante illettrée, musulmane voilée venue du Sénégal, sdf, sans papiers ni revenus réguliers... Les logiques croisées de l'intersectionnalité semblent désormais s'imposer comme une ressource militante majeure et un axe stratégique émergent.

L'actuel moment décolonial au sein des sciences sociales ne se focalise plus sur les territoires colonisés, mais plutôt sur les réalités vécues en métropole par les millions de citoyens subalternes issus des anciennes colonies, et par leur descendance. L'approche décoloniale pointe aussi l'évolution historique des formes de gouvernementalité expérimentées par l'Etat-nation dans sa dimension impérialiste internationale vers des applications purement nationales, en réponse à des problématiques sociales internes. Une systématisation du biopouvoir sous forme de totalitarisme soft (cf Elsa Dorlin, *Se défendre*, 2017). La

désinformation et la manipulation de l'histoire sont des facteurs cruciaux de ce processus en cours et, pour les contrer, un courant radical au sein du monde de la recherche accumule des données critiques en vue de produire une contre-histoire – ou une histoire populaire du savoir-pouvoir (cf Howard Zinn) – visant à refonder le corps collectif de la ville/communauté sur la diversité de ses usagers et résidents.

### **Unité fondamentale et diversité formelle de la Domination dans ses représentations urbaines**

#### **De l'exposition universelle aux JO : colonisation de la montagne et exclusions urbaines**

Partant de ces éléments, nous avons lié l'anniversaire des JO à Grenoble avec 1) la contradiction évidente entre la fierté municipale au sujet du recyclage socio-urbain des investissements consentis à l'époque (l'exemple du Village Olympique) et la transformation progressive de cette zone d'habitat social en ghetto ethnique stigmatisé ; 2) le rôle majeur (et passé sous silence) des travailleurs Maghrébins dans la construction des équipements ; 3) la

réalité occultée de plusieurs gâchis financiers (« éléphants blancs ») parmi les équipements réalisés à l'époque...

Nous avons aussi choisi de mettre cet anniversaire des 50 ans des JO de 1968, en parallèle avec l'Exposition Universelle de 1925, ces deux événements concourant solidairement à l'image nationale et internationale de Grenoble. En effet, ils nous semblent liés par la mobilisation de formes idéologiques propres à établir la dimension métropolitaine de Grenoble. On peut ainsi lire le développement du tourisme dans les Alpes, à partir de l'expo de 1925, comme une vaste entreprise de colonisation de la montagne, entraînant de brutales mutations de l'économie pastorale et au sein des communautés villageoises. En ce sens, ce projet « colonial » trouve son apogée avec les JO de 1968...

### **Interroger la vulgate de la Libération**

Nous avons aussi proposé une déconstruction de la vulgate officielle de la Libération, en remettant en perspective le comportement des alliés américains pendant la période. Compte-tenu de l'importance de la Libération dans le récit biographique de la ville (une des quatre communes françaises faite Compagnon de la Libération), certains ont pu être choqués de cette approche critique... Les faits prouvent une entreprise systématique de viols organisés (plusieurs milliers) de la part des GI's débarqués en France, encouragés par une propagande sur les femmes françaises, viols dont très peu ont fait l'objet de jugements, ceux-ci visant presque exclusivement des soldats Noirs... Mais il s'agissait précisément de distinguer entre analyse historique (les faits) et émotions conditionnées (la propagande). La narration dépassionnée doit dire toutes les parts de l'histoire, y compris (surtout ?) les moins avouables. Il n'entrait pas dans nos intentions de dénigrer l'apport des Alliés lors de la Deuxième Guerre Mondiale,

mais bien d'éclairer la part d'ombre, de témoigner d'abus cachés et de souffrances humaines niées. Il est intéressant de noter que les mythologies historiques ne souffrent aucun ombre. Comme si la complexité elle-même était taboue. Parfois la révélation du passé semble accablante, mais aucune réparation, aucune évolution sociale n'a pu advenir sans connaissance, conscience et action. Les sentiments n'y sont pas décisifs, seuls le courage et la détermination...

### **Du Vercors à Koufra : l'envers colonial de la 2<sup>de</sup> Guerre mondiale**

Le rôle crucial joué par des centaines de soldats des troupes coloniales venues du Maroc, d'Indochine et d'Afrique Noire, au sein du maquis du Vercors doit être connu, documenté et valorisé. Il y aurait là un moyen de rabouter la mémoire de la ville à celle des quartiers populaires... Les milliers de viols commis et encouragés par les forces Alliées américaines au Royaume-Uni, en France et en Allemagne ne doivent restés cachés pour complaire à la légende dorée des GI's. L'histoire des troupes françaises durant la 2<sup>de</sup> Guerre Mondiale peut être lue à travers l'épopée des premières troupes ralliées au général De Gaulle, les Tirailleurs africains du premier gouverneur noir, Félix Eboué (AEF, Brazzaville), de leurs premières victoires dans les sables du Sahara et du Serment de Koufra prononcé par Leclerc, serment trahi par le « blanchiment des troupes coloniales » (sic) dans les Vosges, peu avant la prise de Strasbourg... Glorieuse épopée achevée dans le déni, le mépris et le sang des révoltés du camp de Thiaroye ! Cette histoire, aussi amère fut-elle pour certains, doit être connue des jeunes générations de la République...

### **1925, le nationalisme triomphant**

Paul Kruger (1825-1904) n'était pas directement

impliqué dans ce qui fut la politique officielle de l'Afrique du Sud de 1948 à 1994, politique de racisme d'Etat nommée apartheid (i.e. développement séparé), mais il en était une des figures de référence. Le fait qu'il soit ainsi honoré d'une rue à Grenoble en 1925 (année de l'Expo universelle), témoigne de l'importance significative d'un courant nationaliste fondé sur la race, courant inscrit dans un mouvement général en Europe et qui annonce la montée des fascismes en Europe, la Shoah et les tueries de la Deuxième Guerre Mondiale.

### **Science et savoir-pouvoir capitaliste**

Nous avons également questionné la figure romantique (et académique) de l'« inventeur », le rôle spécifique des scientifiques dans le processus global de rationalisation de la domination (biopouvoir), et la complémentarité savoir/pouvoir dans le cadre progressiste de la Modernité. Ce questionnement permet également d'éclairer les modes d'appropriation des savoirs populaires au profit des privatisations capitalistes, cette forme de prédation se nourrissant de la dépossession et de de l'asservissement des communautés et des groupes ayant transmis ces formes « traditionnelles » de connaissance (cf les procès d'Aristide Bergès, « père » de la houille blanche, avec les communautés villageoises l'accusant de détourner leurs ressources en eau...). Clifford Conners, auteur d'Une histoire populaire des sciences, apporte un panel diversifié d'exemples illustrant la manière dont l'histoire des sciences et des « inventeurs » a été romantisée et l'appropriation des savoirs communautaires (souvent frauduleuse, toujours passée sous silence) à la source des plus « remarquables » des découvertes scientifiques. Par exemple, on sait que la vaccination était pratiquée dans plusieurs aires culturelles bien avant les travaux de Pasteur (notamment à Constantinople au XVIIème siècle)